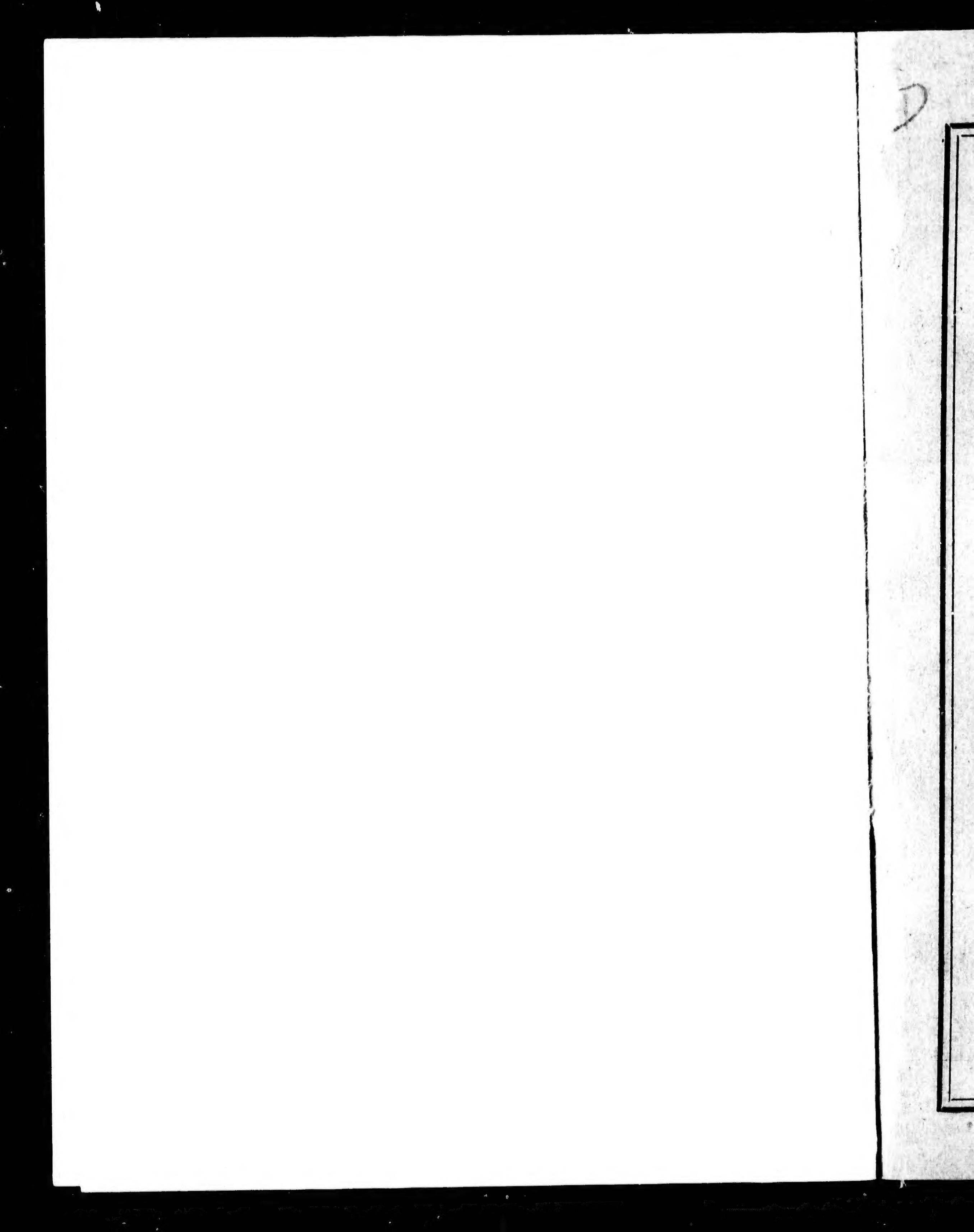


LOUIS-H. FRECHETTE.

LA

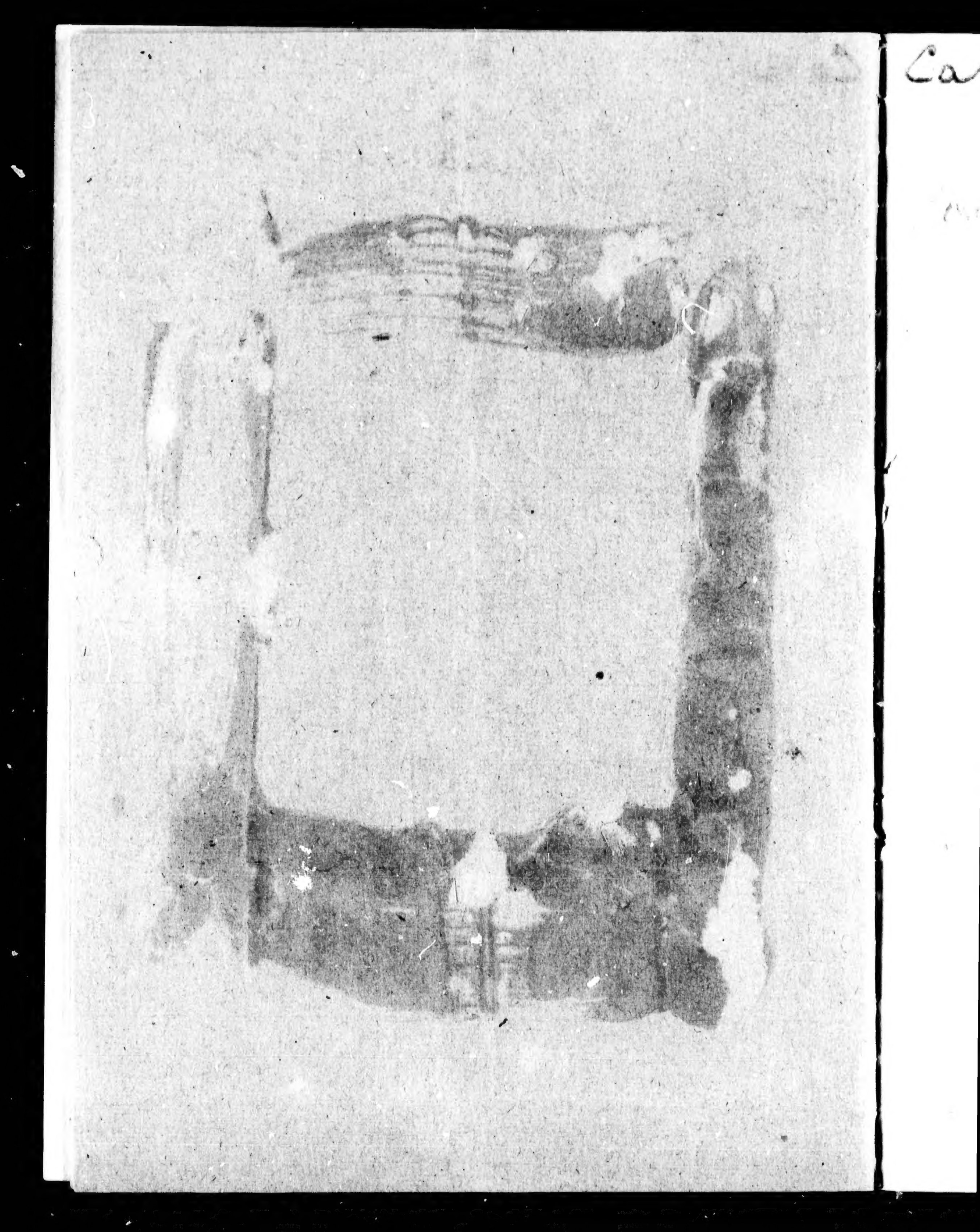
VOIX D'UN EXILÉ

POESIES CANADIENNES

Chi pecora si fa, il lupo la mangia.
PROV. ITAL.

TROISIEME EDITION

CHICAGO
IMPRIMERIE DE "L'AMERIQUE," 162 MADISON ST.
1869



Can

[illegible]

Vatlig [illegible]

[illegible]



LOUIS H. FRECHETTE.

LOUIS-H. FRECHETTE.

LA VOIX D'UN EXILÉ

POESIES CANADIENNES

Chi pecora si fa, il lupo la mangia.
PROV. ITAL.

TROISIEME EDITION

CHICAGO
IMPRIMERIE DE "L'AMERIQUE," 162 MADISON ST.
1869

Bien que placées sous un titre qui leur est commun, les trois pièces de vers qu'on va lire ne forment pas ce qu'on peut appeler UN POEME. Ecrites à diverses époques, et suivant l'inspiration du moment, elles n'ont jamais été, dans la pensée de l'auteur, destinées à devenir un tout lié et suivi. Elles ne se rattachent ensemble que par le sujet qu'elles traitent et le sentiment qui les a dictées. Quant au mérite de chaque PARTIE en particulier, nous exempterons bien des frais à la critique, si nous avouons que l'auteur, en écrivant ces vers, s'est efforcé de toucher le but qu'il avait devant lui, sans trop s'occuper de la forme qu'il donnait à sa pensée, et

partant sans avoir la prétention de créer un chef-d'œuvre. Nous ajouterons même, —ce dont tout le monde s'apercevra facilement, du reste, —que l'idée de "La Voix d'un Exilé" n'est pas absolûment originale : c'est autant une imitation des CHATIMENTS de Victor Hugo, qu'autre chose.

Chicago, décembre 1869.

LA
VOIX D'UN EXILÉ

PREMIERE PARTIE

AUX LIBERAUX DU CANADA.

LA

VOIX D'UN EXILÉ

PREMIÈRE PARTIE

ADIEUX

Ceux qui, aujourd'hui, s'exilent en si grand nombre, parce que le dégoût pour les hommes et les mesures actuels les pousse à aller respirer un air plus pur, disent quels sont les stigmates que le colon porte au front........

Ils donneront de plus en plus des consolations et des espérances aux opprimés: ils avancent l'heure des rétributions, l'heure des nobles vengeances, où le bien sera fait même à ceux qui ont pratiqué le mal.

L. J. PAPINEAU.

I

Terre de mes aïeux ! O ma douce patrie !
Toi que mon cœur aimait avec idolâtrie,
Me faudra-t-il mourir sans pouvoir te venger ?
Hélas ! oui; pour l'exil, je pars, l'âme souffrante,
Et, pâle voyageur, je vais planter ma tente,
Sous le soleil de l'étranger.

Quand, du haut du vaisseau qui m'emportait loin d'elles,
J'ai jeté mes regards sur tes rives si belles,
O mon beau Saint-Laurent, qu'ai-je aperçu, grand Dieu !
Toi, ma patrie, aux mains d'une bande sordide,
Haletante d'effroi, vierge pure et candide
Qu'on traîne dans un mauvais lieu.

J'ai vu ton vieux drapeau, sainte et noble oriflamme,
Déchiré par la balle et noirci par la flamme,
Encor tout imprégné du sang de nos héros,
Couvert des monceaux d'or qu'un ennemi leur compte,
Servir de tapis vert à des bandits sans honte,
Sur la table de leurs tripots.

Je les ai vus, ces gueux, monstres à face humaine,
L'œil plein d'hypocrisie et le cœur plein de haîne,
Le parjure à la bouche et le verre à la main,
Erigeant l'infamie et le vol en science,
Troquer, en ricanant, patrie et conscience,
Contre un ignoble parchemin. [1]

II

Mandat, serment, devoir, honneur, vertu civique,
Rien n'est sacré pour eux ; dans leur rage cynique,
Ils baillonnent la loi pour mieux la violer....[2]
Puis, à table, viveurs ! Ici, truffe et champagne !....
Grisez-vous bien, ô vous que le boulet du bagne
Devrait faire seul chanceler !

Ne laissez pas monter le rouge à votre joue :
La pudeur ne vaut rien ; dans la fange et la boue,
Risquez-vous hardîment, fronts hauts, sans sourciller !
Accouplez-vous bien vite aux hontes de la rue....
Allons ! depuis quand donc cette clique repue
A-t-elle peur de se souiller ?

Les traîtres ! s'ils gardaient pour eux seuls leurs souillures !
Mais ils ont souffleté nos gloires les plus pures ;
Ils ont éclaboussé tous nos fronts immortels ;
Aux croyances du peuple ils ont tendu des piéges,
Et dressé leurs tréteaux, histrions sacriléges,
Jusques à l'ombre des autels.

Mais il manque à l'orgie un nouveau camarade :
Il faut à ces roués un roi de mascarade,
Un roi de la bamboche, un roi de carnaval !.....
Oui, je l'avoue, il manque une chose à la fête :
Le stigmate, il est vrai, décore bien la tête ;
Mais pas comme un bandeau royal. [3]

Eh bien ! puisqu'il le faut, —pardonne, ô ma patrie !—
Dans les sales bourbiers de la truanderie,
Plongez-vous pour trouver un roi digne de vous ;
Un roi digne de vous, s'il s'appelle Cartouche ;
S'il a le vice au cœur et le fiel à la bouche,
Et surtout s'il sort des égoûts !

III

O Papineau, Morin, patriotes sublimes !
Lorimier, Cardinal, Chénier, nobles victimes !
Qu'êtes-vous devenus, héros cent fois bénis ?
Vous qui, sur l'échafaud, portiez vos fronts sans tache ?
Vous qui teigniez de sang les murs de Saint-Eustache ?
Vous qui mouriez à Saint-Denis ? [4]

Que ces jours étaient beaux ! Phalanges héroïques,
Ces soldats nés d'hier, ces orateurs stoïques,
Comme ils le portaient haut, l'étendard canadien !
Ceux-ci, puissants tribuns, faisaient les patriotes ;
Ceux-là marchaient joyeux au devant des despotes,
Et mouraient en disant : C'est bien !

O toi qui survis seul à ces temps d'épopée,
Que ta grande âme encor si fortement trempée,
Doit souffrir en voyant cet âge d'apostats ! [5]
Et tous ces cœurs d'acier qui dorment dans la tombe,
S'ils pouvaient voir aussi leur grande œuvre qui tombe,
Comme ils vous maudiraient, ingrats !

Ils ne se vendaient pas, ceux-là ! Leur âme sainte,
Fidèle à tout devoir, insensible à la crainte,
N'écoutait que la voix de nos droits outragés ;
Flagellant sans pitié les tyrans et les traîtres,
Ils ne baisaient pas, eux, les souliers de nos maîtres....
Mon Dieu, que les temps sont changés !

Oui, les temps sont changés.... Chaque chose a son heure.
Maintenant du passé la grande ombre qui pleure
Jette un regard amer vers le sombre avenir....
Avec elle, pleurons la gloire qui se voile,
Ou plutôt de l'exil allons suivre l'étoile :
Partons pour ne plus revenir !

Trop faible pour dompter ce servilisme immonde,
Fuyons en le contact ; allons de par le monde,
Chercher un coin de terre où l'honneur soit resté.
Il faut l'air à mon vol, l'espace à ma pensée,
De nouveaux horizons à mon âme oppressée :
A moi la sainte liberté !

IV

Moderne Chanaan, ou nouvelle Ausonie,
Il est sous le soleil une terre bénie
Où, fatigué, vaincu par la vague ou l'écueil,
Le naufragé revoit des rives parfumées,
Où cœurs endoloris, nations opprimées
Trouvent un fraternel accueil.

Là, prenant pour guidon la bannière étoilée,
Et suivant dans son vol la république ailée,
Tous les peuples unis vont se donnant la main :
Là Washington jeta la semence féconde
Qui, principe puissant, fera du Nouveau-Monde,
Le vrai berceau du genre humain.

Là, point de rois ventrus ! point de noblesses nées !
Par le mérite seul les têtes couronnées,
Vers le progrès divin marchent à pas géants ;
Là, libre comme l'air ou le pied des gazelles,
La fière indépendance étend ses grandes ailes,
Au centre des deux océans.

O bords hospitaliers, ouvrez-moi votre asile !
Ah ! pour trouver l'oubli de tout ce qui m'exile,
Que ne puis-je aussi boire aux ondes du Lethé !
Oublier !....mais comment oublier la patrie ?
Comment ne pas pleurer notre splendeur flétrie,
Notre avenir au vent jeté ?

Adieu, vallons ombreux, mes campagnes fleuries,
Mes montagnes d'azur et mes blondes prairies,
Mon fleuve harmonieux, mon beau ciel embaumé !
Dans les grandes cités, dans les bois, sur les grèves,
Ton image toujours flottera dans mes rêves,
O mon Canada bien-aimé !

Je n'écouterai plus, dans nos forêts profondes,
Dans nos prés verdoyants et sur nos grandes ondes,
Toutes ces voix sans nom qui font battre le cœur ;
Mais je n'entendrai pas non plus, dans ma retraite,
Les accents avinés de la troupe en goguette
Qui se marchande notre honneur.

Et quand je dormirai sur la terre étrangère,
Jamais, je le sens bien, jamais une ombre chère
Ne viendra, vers le soir, prier sur mon tombeau ;
Mais je n'aurai pas vu, pour combler la mesure,
Du dernier de nos droits, cette race parjure
S'arracher le dernier lambeau !

V

Amis, suivant la route où le destin m'entraîne,
Gladiateur vaincu, j'ai déserté l'arène,
L'arène des martyrs, l'arène où vous luttez ;
Avant la fin du jour, j'ai quitté la bataille ;
Troubadour indolent, je n'étais pas de taille
A tenir ferme à vos côtés.

Mais vous qui restez seuls sur la brèche fumante,
N'allez pas, comme moi, céder à la tourmente,
Découragés, brisés, vaincus par les revers !
Leurs soldats sont nombreux : ne comptez pas les vôtres !
Songez que Jésus-Christ n'avait que douze apôtres,
Et qu'ils ont conquis l'univers !

Oui, voilà ce que peut l'idée ardente et forte.
Elle n'a pas besoin de pesante cohorte,
De puissants monitors ou de canons rayés.
Protecteurs de nos droits, guerriers de la pensée,
Oh ! n'allez pas courber votre tête lassée,
Devant ces renégats payés !

Le but est noble et grand ; le combat sera rude ;
Mais bientôt, vous là-bas, moi dans ma solitude,
Nous verrons se lever le grand jour du réveil.
La voix des opprimés s'élève grandissante....
Demain les nations, ô liberté puissante,
En pliant le genou, salueront ton soleil !

Octobre 1866.

LA
VOIX D'UN EXILÉ
DEUXIEME PARTIE

AUX MEMBRES DE

L'INSTITUT CANADIEN

LA

VOIX D'UN EXILÉ

DEUXIÈME PARTIE

CONSUMMATUM EST

L'orgie a rougi leur moustache ;
Des rouleaux d'or gonflent leur sac ;
Pour capitaine ils ont Gamache ;
Ils ont Cocagne pour bivouac.

La bombance après l'équipée !
On s'attable ; hier on tua....
O Napoléon, ton épée
Sert de broche à Gargantua !

VICTOR HUGO.

I

Quand le vent est muet, quand la nuit est sereine,
Sur les bords du grand lac, mon pas distrait m'entraîne,
Car j'aime le désert, l'air et la liberté. [1]
Là, penseur attardé, le front noyé dans l'ombre,
Et le regard perdu sur les vagues sans nombre,
J'interroge l'immensité.

Loin, là-bas, par delà ce nuage qui passe,
Par delà l'horizon, que cherche, dans l'espace,
Mon œil que si souvent les larmes ont terni ?
Ah ! c'est qu'il est un lieu dont le nom vous enflamme,
Et dont le souvenir est mieux gravé dans l'âme,
Que dans le bronze et le granit.

Ce lieu, c'est le berceau, c'est la rive chérie,
Montagne, plage aride, ou campagne fleurie,
Coin de terre où, chétif, l'homme a reçu le jour ;
Qu'on l'appelle Pologne, Irlande ou Sibérie,
Sables, glace ou pampas, c'est toujours la Patrie,
Et ce nom-là veut dire Amour !

t'aime, nom sacré, sublime symphonie,
Dont la mélancolique et suave harmonie
M'apporte en souvenir tant d'espoir envolé ;
Toi qui fais les grands cœurs, au jour des grandes crises ;
Toi qui chantes partout, sur les flots, dans les brises,
Toi qui fais pleurer l'exilé !

Toi qui sais le secret des dévoûments stoïques ;
Toi qui créas les preux des âges héroïques,
Bayard et Washington, Hoche et Timoléon ;
Toi qui fis Jeanne d'Arc d'une humble jeune fille ;
Toi qui jettes au vent les tours de la Bastille,
Et qui bâtis le Panthéon !

II

Oui, je t'aime ! et pourtant, sur ma lyre attendrie,
Quand je veux te chanter, beau nom de ma patrie,
L'amertume toujours attriste mon refrain ;
Les paroles d'amour se glacent sur ma bouche,
Et puis je ne sens plus, sous mon ongle farouche,
Frémir que des cordes d'airain.

O ruisseaux gazouillants, ô brises parfumées,
Accords éoliens ronflant sous les ramées,
Soupirs mélodieux, sons suaves et doux,
Trémolos qui montez des frais nids de fauvettes,
Voluptueux accents qui bercez les poètes,
Chants et murmures, taisez-vous !

Vous me charmiez jadis : cette époque est passée ;
Vos douceurs ne vont plus à mon âme froissée ;
Mon vieux luth s'est brisé sous mon doigt trop hardi ;
Le clairon du devoir a sonné dans mon rêve....
Le faible enfant n'est plus ; c'est l'homme qui se lève :
L'humble troubadour a grandi !

Ma lyre, à l'œuvre donc ! laisse bondir ta rage ;
Hurle comme les vents ; gronde comme l'orage ;
Tonne comme la foudre au jour du Jugement !
Les beaux jours ne sont plus où tu disais : Je t'aime !
Ton refrain d'aujourd'hui, c'est un cri d'anathème,
Car tu t'appelles Châtiment ?

Traîtres, c'est encor moi ! faible, seul et sans glaive....
Mais, sombre avant-coureur du grand jour qui se lève,
Je viens pour commencer l'œuvre du lendemain !
Vengeur, j'ai sous mes yeux un immortel exemple :
J'ai vu l'Homme de Paix, sur les dalles du temple,
Terrible, et le fouet à la main.

A moi ce fouet sacré, ce fouet de la vengeance !
Arrière, scélérats ! arrière, sale engeance !
Brigands de bas étage et fourbes de haut rang !
Point de grâce pour vous : fuîriez-vous jusqu'au pôle,
Je vous appliquerai le fer rouge à l'épaule,
Et je vous mordrai jusqu'au sang !

III

Le soleil s'engouffrant comme un vaisseau qui sombre,
Avait, depuis longtemps, cédé sa place à l'ombre,
Et caché dans les flots son disque ensanglanté ;
La nuit avait repris son ténébreux empire ;
La nuit....car c'est la nuit que l'assassin conspire :
Le crime aime l'obscurité.

Et ces loups se sont dit : " L'affaire est assurée ;
" Le bercail est à nous ; à l'œuvre, à la curée !
" Déchirons, massacrons, pillons à qui mieux mieux !
" Nous pouvons attaquer sans craindre de riposte :
" Le berger dort au lieu de veiller à son poste,
" Et le dogue est devenu vieux." [2]

. . . .

Et Satan regarda s'accomplir l'œuvre immonde....
Il est de ces horreurs dans l'histoire du monde ;
Il est de ces points noirs aux pages du destin.
Le mal comme le bien a parfois grandi l'homme ;
Le crime a ses héros....mais l'avenir les nomme
Judas, Erostrate ou Mandrin !

Tout un peuple livré, là, sans pitié, sans honte,
Pour quelques vils écus, pour un titre de comte,
Pour quelque parchemin plus ridicule encor !....
Et, pour mettre le comble à ce scandale obcène,
Un triste aveuglement donne à l'horrible scène
Le sanctuaire pour décor !

IV

Voyez ! l'ignoble bande à chaque pas accrue
Par tout ce qu'ont vomi les ruisseaux de la rue,
A l'assaut du pouvoir s'élance avec ardeur ;
Un Jocrisse-Harpagon prend le sceptre du maître ;
Tartuffe est chambellan, Roquelaure grand-prêtre,
Et Lamirande ambassadeur !

Pour grossir dignement leurs cohortes impies,
Ils ont tout convoqué, requins, vautours, harpies,
Va-nu-pieds de l'honneur, bravos de guet-apens,
Hardis coquins, obscurs filous, puissants corsaires,
Bretteurs, coupe-jarrets, renégats et faussaires,
Ribauds, voyous et sacripants !

On voit, dans le repaire où tout cela pullule,
Le ban, l'arrière-ban de toute la crapule ;
Ils ont, pour les trouver, feuilleté les écrous,
Vidé les lupanars, sondé chaque tannière,
Bouleversé l'ordure, interrogé l'ornière,
Et plongé dans tous les égoûts. [3]

Ils sont au grand complet. Vite, chacun s'affuble,
L'un d'un masque béat, l'autre d'une chasuble ;
Le saltimbanque emprunte un froc à Loyola ;
Puis la procession se déroule sans gène....
Prète-moi ta lanterne, ô mon vieux Diogène,
Pour voir s'il est un homme là !

Un homme, un seul, parmi ces cormorans avides,
Ces pieuvres, ces chacals, ces vampires livides,
Ces pendards devant qui pâlirait Barrabas !
Un homme, sous ces vils oripeaux ?....Mais que dis-je ?
L'homme, image de Dieu, par quel triste prodige,
Pourrait-il descendre aussi bas !

V

Un homme ? Non, pas un ! mais le spectre d'un homme....
Encore un pauvre Adam qu'a fait tomber la pomme !
Devant la pomme, hélas ! que d'astres ont pâli !
Lui ne l'a pas cueillie, oh ! non ; mais il la mange ;
Comme si, pour n'avoir jamais pétri la fange,
On pût en être moins sali.

Pourtant il fut un jour,— ô vertu naufragée !—
Où tu vengeais aussi la patrie outragée,
Orateur et poète aux succès éclatants !....
Mais ta muse d'alors, l'intérêt l'a tuée ;
Ta parole de feu, tu l'as prostituée
A ces infâmes charlatans. [4]

Ah ! pour celui qui garde un reste de noblesse,
Si le regret de l'âme est un soulier qui blesse,
Si le remords au cœur est un ferment qui bout,
Que tu dois envier le courage civique,
L'indomptable fierté, la pauvreté stoïque,
De ceux qui sont restés debout !

Poète, lève-toi ! Tribun, redeviens homme !
Regarde les grands cœurs de la Grèce et de Rome :
Méprise un vain trésor par la honte amassé ;
La vertu....mais si l'or a pour toi plus de charmes,
Il ne nous reste plus qu'à répandre des larmes
Sur la tombe de ton passé.

VI

Mais lui, le chef, qu'est-il, ce vantard hypocrite
Qui porte, sans rougir, tant d'infamie écrite
Sur son front impudent ? Oui, qu'est-il, après tout ?
Hargneux quand il se tait ; insolent quand il parle ;
Paillasse à Burlington, déserteur à Saint-Charle,
Rampant à Londre et gueux partout. [5]

Il a, pour parvenir, mis tout à son service ;
Il escompte le vol, il pressure le vice,
Ce paillard tout suintant de prostitution ;
Pour qu'il puisse à Windsor paraître en bas de soie,
Tout, le coffre public et la fille de joie
Sont mis à contribution. [6]

Déchirant par lambeaux nos libertés si chères,
Il avait hardîment mis son peuple aux enchères,
Et livré sa patrie à mille aventuriers ;
Pour l'en récompenser, on le pare d'un tître :
Il se pâme, il se gourme, en son orgueil de pître :
Judas a ses trente deniers !

Iscariote ayant vendu son divin Maître,
Bourrelé de remords, il se pendit, le traître,
Croyant trouver au moins la paix dans le trépas ;
Mais ce vil brocanteur n'a pas l'âme si tendre :
Jamais il n'aura, lui, le cœur d'aller se pendre....
Il est plus lâche que Judas !

Ah ! qui sème le vent récolte la tempête....
Triomphe bien ! demain tu courberas la tête !
Père des trahisons, ton nom sera flétri !
Tu voulais avant tout que ce nom fût notoire ;
Eh bien, sois satisfait : tu vivras dans l'histoire....
Mais cloué sur un pilori !

VII

Canada, Canada ! dans cette nuit funeste,
Qui fera resplendir le lambeau qui te reste
De cette ardente foi qui pourrait te sauver?
Sur tant d'abaissement et sur tant de souffrance,
Quand donc pourrai-je voir, ô jour de délivrance !
L'astre des peuples se lever?

O peuple, les crachats ont maculé ta joue ;
Un bouffon te harcelle, un pierrot te bafoue ;
On te hue, on te berne, on te pique, on te mord ;
On t'arrache du front le bandeau de ta gloire....
Debout, peuple, debout ! vas-tu leur laisser croire
Que tout patriotisme est mort?

Ah ! montre qu'en dépit de tant d'apostasie,
Le courage des preux chantés par Crémazie,
Dans l'âme de leurs fils n'est pas encore éteint !
Montre-leur ce que c'est qu'un peuple qui s'éveille....
Mais quel fracas soudain vient frapper mon oreille?
Qui gronde ainsi dans le lointain?

Plein de sombres éclats, de fanfares sublimes,
Fort comme l'ouragan roulant sur les abîmes,
Tonnant comme la voix des vagues en rumeur,
Confus comme les vents dans les grandes ramées,
Quel est ce bruit puissant comme des chocs d'armées !
Quelle est cette immense clameur?

Bravo ! c'est un sauveur que la patrie acclame !
C'est un fils de Chénier qui dresse une oriflamme
Où le mot LIBERTE s'écrit avec du sang !
Suivi d'un escadron de hardis sans-culottes,
C'est l'Archange vengeur qui chasse les despotes,
Devant son glaive eblouissant !

Un rayon fulminant a percé les ténèbres ;
Les rocs ont tressailli jusque dans leurs vertèbres ;
Un souffle impétueux dans les airs a passé ;
La Liberté parait, sublime, grandiose....
Paix ! victoire ! hozanna !....son pied d'airain se pose
Sur un cadavre terrassé !

VIII

Traîtres, ils sont comptés, les jours de votre empire !
Car l'esprit du Seigneur, sur tout ce qui respire,
Semble souffler le vent des révolutions.
C'est l'heure solennelle où tombent les entraves ;
C'est l'heure des tyrans, et c'est l'heure des braves :
L'heure des rétributions !

L'Espagne se roidit ; le vieux Paris grommelle ;
La clameur de l'Irlande au bruit des flots se mêle ;
Le monde entier s'émeut au nom de Juarez.
Seul, des signes du temps, ce vil troupeau se raille....
Les sots ! ils ne voient pas, sur la sombre muraille,
Un doigt sombre écrivant : Mané, Thécel, Pharès !

Mai 1868.

LA
VOIX D'UN EXILÉ

TROISIEME PARTIE

A

LOUIS-JOSEPH PAPINEAU

LA

VOIX D'UN EXILÉ

TROISIÈME PARTIE

ULTIMA VERBA.

Usquequo lugebit terra, et herba omnis regionis siccabitur, propter malitiam habitantium in eà ?

JEREMIE.

I

Le soleil, ce matin. s'est levé dans la brune.
Comme les flancs noircis d'un cratère qui fume,
Par un épais brouillard le ciel était voilé.
Pas un seul coin d'azur à l'horizon sans borne....
Hélas ! il est souvent ainsi lugubre et morne,
Le firmament de l'exilé !

Tout est brumeux aussi dans mon âme affaissée ;
La tristesse me nâvre et ma sombre pensée
Promène çà et là son vol extravagant,
Comme ces lourds oiseaux qu'on voit. dans la tourmente,
Voltiger de la dune à la vague écumante,
Et tournoyer dans l'ouragan.

Un long panorama devant moi se déroule ;
Tous mes vieux souvenirs se réveillent en foule,
Et passent sous mes yeux en groupes éplorés....
Ah ! comment voulez-vous que je vous reconnaisse,
Chastes illusions de mes jours de jeunesse,
De ces jours que j'ai tant pleurés ?

Sous ces voiles de deuil, pourquoi donc m'apparaître,
Mes beaux rêves perdus, vous que je croyais être,
Sous la poudre du temps, pour toujours enfouis ?
Et vous, premiers accents de l'âme qui s'éveille,
Pourquoi reviennent-ils vibrer dans mon oreille,
Vos longs échos évanouis ?

O printemps de la vie ! ô premières années !
Heures d'enfance, ô vous que Dieu nous a données,
Pour que chacun de nous eût sa part de bonheur ;
Fantômes du passé, saintes mais tristes ombres,
Hélas ! venez-vous donc hanter mes rêves sombres,
Pour ajouter à ma douleur ?

II

J'étais petit enfant. [1] Dans nos longues soirées,
Notre aïeule narrait mille histoires dorées ;
Et j'écoutais ravi ses contes enchanteurs,
Merveilleux bulletins, drames chevaleresques,
Poétiques lambeaux de légendes mauresques,
Récits aimés des vieux conteurs.

Tous les grands noms charmaient mon esprit juvénile :
Bonaparte à Wagram, Crusoé dans son île,
Devenaient tour à tour le héros que j'aimais....
Quand mon père, étranger à notre causerie,
Et poursuivant le fil de quelque rêverie,
Disait : Reviendront-ils jamais !...

Nous traversions alors une époque néfaste ;
Dans les cercles du soir, le peuple enthousiaste,
En silence, pleurait de glorieux proscrits.
Nous venions de passer ces longs jours de tempêtes,
Jours de gloire et de deuil, où les plus nobles têtes,
Sans honte, étaient mises à prix !

L'échafaud qu'entourait une foule rampante,
Dressait encore au loin sa hideuse charpente ;
Du sang de ses enfants le sol était bruni ;
Papineau de l'exil vidait la coupe amère,
Et l'enfant apprenait, des lèvres de sa mère,
A répéter son nom béni.

L'on respirait partout comme un vent d'épopée :
Dans son manteau de deuil, la nation drapée,
Ecrasait ses bourreaux d'un mépris souverain ;
Et le patriotisme, archange aux traits de flammes,
Electrisait les cœurs et soufflait dans les âmes,
Comme dans des clairons d'airain !

L'on voit de ces lueurs dans les crises suprêmes ;
Le sort capricieux joue avec les extrêmes :
La lampe qui s'éteint jette un plus vif éclair....
Les sonores éclats de cette voix si mâle,
O sainte Liberté, c'était ton dernier râle
Qu'on entendait vibrer dans l'air !

III

Durham avait passé. D'une indomptable race,
Nulle force n'avait entamé la cuirasse ;
Mais, le glaive émoussé, restait la trahison....
Adieu, patriotisme ! adieu, vertu romaine !
On mit sur les marchés la conscience humaine....
Et Machiavel eut raison !

Ainsi que la fouine, ainsi que la couleuvre,
L'odieuse tactique en rampant fit son œuvre ;
Un priseur éhonté monta sur un tréteau ;
Et, noir accouplement, la loyauté du prêtre,
La foi du patriote et le baiser du traître,
Tout fut jeté dans le plateau

L'effondrement se fit. La chûte fut totale.
Poussé par le torrent, sur la pente fatale,
A peine si quelque homme effaré s'arrêta ;
Il fallait des martyrs.... mais la foule en démence,
A qui la trahison cachait le gouffre immense,
Front baissé s'y précipita.

Alors, aux yeux de tous, pour comble d'avanie,
Du trône délaissé par la vertu bannie,
La prostitution sans honte s'empara.
C'en était trop : devant cette audace effrontée,
Le vieil honneur gaulois, la face souffletée,
Détourna la tête et pleura....

O mon pays, ces pleurs tomberont sur ta tête !
L'orage à l'horizon s'amoncelle et s'apprête ;
Tôt ou tard tu verras le nuage crever !
Stigmates sans pitié, ces larmes, quoiqu'on fasse,
Sont des taches qu'hélas ! nul repentir n'efface....
Il faut du sang pour les laver !

IV

Pauvre peuple, où vas-tu ? Spectre à la face blême,
Squelette au chef branlant, fantôme de toi-même,
Les bras pendants, les yeux éteints, le front courbé,
Insensible aux affronts, dans ta torpeur étrange,
Tu te traînes, sans même apercevoir la fange
Où ton diadème est tombé !

Et, voyant ce troupeau qu'un escobar gourmande,
Le passant soucieux s'étonne et se demande
Si c'est bien là ce peuple au passé glorieux,
Les fils de ces héros à la taille homérique,
Qui, sur tous les frontons de la jeune Amérique,
Gravaient leurs noms victorieux !

Les fils de ces Bretons qui, de leurs vieilles landes,
Rajeunirent ici les antiques légendes,
Race aux muscles de bronze, aux regards pleins d'éclairs ;
Hardis pionniers si fiers dans leurs hauts-faits épiques,
Qu'ils semblèrent longtemps des géants olympiques
Au naïf enfant des déserts !

Les fils de ces guerriers à la rude enveloppe,
Dont les exploits, cent ans, étonnèrent l'Europe,
Et que, naguère encore, on vit, peuple aux abois,
Se laissant égorger plutôt que de se taire,
Fous sublimes, oser défier l'Angleterre,
Derrière des canons de bois. [2]

O toi, Juge éternel des rois et de la foule,
Vengeur que les tyrans, sur leur trône qui croule,
Apprennent tôt ou tard à craindre et respecter ;
O Dieu qui fis Danton, Brutus et Thrasybule,
Pour secouer un peu ce peuple somnambule,
Oh ! dis-moi, que faut-il tenter ?

V

Regardez cette enfant sur le marbre étendue....
Tout dit, cheveux épars, pâleur, pose éperdue,
Que pour elle a brillé le jour sans lendemain ;
La mort a foudroyé ce beau front d'un coup d'aile...
L'homme de la science est là, debout près d'elle,
Pensif, le scalpel à la main.

Pour ravir à la tombe une vague étincelle
Des éternels secrets que sa cendre récèle,
Le savant, de la mort, brave la sainteté.
Il va tout mettre à nu, tendons, fibres, artères ;
Et son œil étonné va scruter les mystères
De notre pauvre humanité.

En vain l'acier poli tremble à sa main émue :
En vain la pitié parle à son cœur qui remue ;
La science pour lui n'a pas de fruits amers ;
Tel un hardi plongeur qu'aucun bruit n'inquiète,
Laissant gronder la vague au-dessus de sa tête,
Cherche la perle au fond des mers.

On dirait que cet homme est de carnage avide ;
Sa froide main qui palpe une gorge livide,
Enfonce dans la chair l'instrument acéré :
Le sang jaillit.... soudain part un cri de détresse,
Et, spectre menaçant, le cadavre se dresse,
Devant Esculape atteré !

Il est un lourd sommeil, sommeil sombre et tragique,
Frère aîné de la mort, cauchemar léthargique,
Dont les profonds secrets sont encore ignorés....
L'enfant n'était point morte ; et, sous la froide lame,
Quelques gouttes de sang venaient de rendre une âme
A ses membres décolorés !

Quand l'Arabe fuyant le simoun homicide,
Sent fléchir les jarrets de son cheval numide,
Il lui fend les naseaux d'un revers d'yatagan ;
Et le noble animal, se sentant plus d'haleine,
S'élance vers Bagdad en dévorant la plaine,
Plus rapide que l'ouragan.

VI

Ton ange lève au ciel sa paupière rougie,
O peuple dont les fers ont brisé l'énergie,
O cadavre insensible à tous les aiguillons !
O coursier qui faiblis, le simoun va t'atteindre ;
Il va t'envelopper dans ses plis, et t'étreindre,
Dans ses étouffants tourbillons !

Qui donc, pour te sauver, ô cavale écumante,
Va percer de son fer ta narine fumante ?....
Inerte moribond sourd à tout noble appel,
Dans tes muscles roidis, dans tes chairs violacées,
Pour ramener le souffle à tes lèvres glacées,
Qui donc va plonger le scalpel ?

Moi, j'ai rempli ma tâche, et ma main s'est lassée....
Presque seul contre tous, la manche retroussée,
J'ai cravaché ces gueux de notre honte épris ;
Et, bousculant du pied cette meute hurlante,
J'ai, farouche vengeur, à leur face insolente,
Craché les flots de mon mépris !

Infructueux efforts, châtiments inutiles !
Sur leurs fronts aplatis comme ceux des reptiles,
Mon bras a buriné le nom de leur forfait ;
Je les ai secoués comme l'onde une épave ;
Et j'ai, tout ruisselant des éclats de leur bave,
Cloué ces monstres au gibet !

Oui, mais en souffletant le faquin qui te joue,
Toujours ma main qui t'aime a respecté ta joue,
Pauvre peuple qu'hélas ! l'orage a fait ployer !
Et si ma verge enfin contre toi se soulève ;
Si tu sens aujourd'hui la pointe de mon glaive,
Peuple, c'est pour te réveiller !

VII

Et cependant tu dors, tu dors, et moi je pleure ;
Triste, seul, loin des miens, j'attends que sonne l'heure
Où, piqué jusqu'au sang, tu te redresseras....
Je pleure, car j'ai vu, tout autour de ma tente,
Huit cent mille proscrits gémissant dans l'attente
Du jour où tu te lèveras !

Hélas ! en attendant que cette aurore luise,
Comme un ruisseau tari, mon courage s'épuise ;
Et, brisée au contact de tant de cœurs froissés,
Dans un dernier sanglot, victime expiatoire,
Ma lyre que Dieu fit pour célébrer ta gloire,
S'échappe de mes doigts lassés.

. . . .

Ainsi j'allais rêvant, quand, céleste présage,
Comme une flèche d'or, déchirant le nuage,
Un rayon de soleil vint réchauffer mon front....
Que vois-je ? l'arc-en-ciel ! Est-ce la délivrance ?
Qu'importe ! c'est toujours un rayon d'espérance !
Ma lyre, attends encor, les beaux jours reviendront !

Avril 1869.



NOTES DES EDITEURS

NOTES DES EDITEURS

PREMIERE PARTIE

[1]. Ceci fut écrit en 1866. Les événements ont justifié les prévisions de l'auteur: deux ans plus tard, G. E. Cartier et Hector L. Langevin étaient faits, le premier, commandeur, et le second, chevalier de l'ordre du Bain.

Cette strophe fait aussi allusion aux orgies qui ont signale l'enfance du projet de Confédération canadienne ; orgies d'où, plus d'une fois, Sir John A. McDonald, le chef du Cabinet actuel, et son acolyte, Darcy McGee, entre autres, ont dû être ramenés ivres-morts à leur résidence, quand ils ne passaient pas la nuit sous la table du festin.

[2]. On connait l'enlèvement de Lamirande, et surtout l'affaire Daoust, lequel, deux fois trouvé coupable du crime de faux par un jury et par la Cour d'Appel, n'en continue pas moins à représenter le comté des Deux-Montagnes, à la Chambre des Communes, sans s'occuper de la sentence des tribunaux qui, depuis plus de six ans, est suspendue au-dessus de sa tête sans pouvoir l'atteindre, protégé qu'il est par le gouvernement.

[3]. On parlait alors d'établir une vice-royauté au Canada.

[4]. Chevalier de Lorimier et Joseph Cardinal, — ce dernier

député au Parlement, — furent exécutés avec dix autres, pour avoir pris part à l'insurrection de 1838.

Chénier fut tué à Saint-Eustache où il commandait les insurgés ; il ne succomba qu'après des prodiges de bravoure.

[5]. Louis-Joseph Papineau, le plus grand orateur qu'aît produit l'Amérique ; maintenant âgé de 84 ans. Comme Siméon, il semble attendre le sauveur d'Israël avant d'entonner son "Nunc dimittis".

DEUXIEME PARTIE

[1]. Le lac Michigan, sur les bords duquel s'élève la ville de Chicago.

[2]. L'auteur fait ici allusion au clergé catholique et à Papineau.

[3]. A ceux qui seraient tentés de trouver ces strophes trop sévères, nous rappellerons :

1°. Que le Cabinet de la Province de Québec renferme un Ouimet qui, en 1859, essaya de faire passer une loi ne tendant à rien moins qu'à légaliser le vol ;

2°. Que ce Cabinet possède encore un Louis Archambault, déjà destitué d'une fonction importante, pour détournement des deniers publics ;

3°. Qu'on a, en 1867, nommé Conseiller de la Reine un certain avocat, la honte du Barreau canadien, émigré depuis aux Etats-Unis, pour échapper aux travaux forcés ;

4°. Que le gouvernement canadien a, à deux reprises différentes, fait élire sous sa protection, comme député des Deux-Montagnes, un Daoust, faussaire public qu'on protége contre la sentence des lois ;

5°. Qu'on a fait un ambassadeur d'un Delisle, magistrat destitué par enquête spéciale, pour cause de vol et de malversations ;

6°. Qu'afin d'avoir l'appui de leurs familles, pendant les dernières élections, Sir G. E. Cartier a fait sortir du pénitencier provincial, deux criminels notoires qui avaient encore à subir plusieurs années d'incarcération ;

7°. Enfin que le parti conservateur du Canada se recrute parmi les Tassé, les Bréhaut, les Schiller et les T. K. Ramsay ; en faut-il plus ?

[4]. On se rappelle que M. Chauveau, autrefois annexioniste, et maintenant premier ministre de la Province de Québec, écrivit, il y a quelques années, une pièce de vers dans laquelle il flagellait sans pitié ses amis d'aujourd'hui.

[5]. On sait que G. E. Cartier, après avoir, en 1837, soulevé es habitants de son village natal par des discours incendiaires, se sauva lâchement avant la bataille de Saint-Charles, et se réfugia à Burlington, Vermont, où il écrivit, en prose et en vers, mille niaiseries patriotiques qu'un écolier de sixième ne voudrait pas signer.

Il passa aussi quelque temps à Albany, New-York. La chronique rapporte que quelques connaissances qu'il fit dans cet endroit se cotisèrent un jour pour lui acheter un pantalon. Il insulte maintenant à tout propos le peuple des Etats-Unis : on dirait qu'il a encore ce pantalon-là sur le cœur !

[6]. Il n'y a pas encore quatre ans, Sir G. E. Cartier, ce grand défenseur de la Religion et des " bons principes ", louait à des prostituées plusieurs maisons qui lui appartenaient, afin d'en retirer double revenu.

TROISIEME PARTIE

[1]. L'auteur est né en novembre 1839, quelques mois seulement après les terribles exécutions qui suivirent la rébellion de 1837 et 1838.

[2]. Les insurgés de 1837 avaient, pour toute artillerie, des canons en chêne, ceinturés de larges bandes de fer. La trahison les empêcha même de se servir de ces armes.

seule-
bellion

ric, des
rahison